



## IGOR STRAWINSKY

Le trépidant essaim des danseurs russes vibre, comme tous les ans à pareille époque, dans la ruche bourdonnante du Châtelet. Une fois de plus, les Barbares du Nord viennent démontrer aux Latins que nous sommes, la supériorité de leur instinct sur notre culture et humilier l'Occident de tout le subtil éclat de la sagesse orientale. Nous allons prendre docilement notre leçon annuelle de peinture, d'art décoratif, de chorégraphie, de mise en scène et d'orchestration.

Ceux qui suivent attentivement ces cours ont pu remarquer que le plus curieux et le plus personnel de ces professeurs d'esthétique comparée était également le plus jeune de tous. Un adolescent imberbe à l'aspect chétif et au profil aigu fut traîné, un soir, sur la scène par Nijinsky et Karsavina après une représentation triomphale; tout pâle, avec la gauche-rie et la timidité des myopes aveuglés par la rampe, il salua sèchement la foule en torturant son binocle avec un attendrissant embarras: c'était Igor Strawinsky qui, avec *l'Oiseau de Feu* et *Pétrouchka*, venait de nous donner deux chefs-d'œuvre et prenait dans l'histoire de la musique contemporaine une place que nul ne songerait actuellement à lui disputer.

Sa gloire, chez nous, est d'assez fraîche date pour qu'il ne soit pas

impertinent de résumer sa jeune carrière et de fixer les premiers éléments de ce qui sera son histoire dans les encyclopédies de l'avenir. Travaillons pour ses futurs biographes en révélant qu'Igor Strawinsky, fils d'un artiste remplissant à la Cour les fonctions de chanteur-soliste de l'Empereur, articula son premier son à Oranienbaum, près de Pétersbourg, le 5 juin (style Russe) c'est-à-dire le 23 mai 1882. Il fut d'abord engagé dans des études juridiques avant de se consacrer entièrement à son art. Mais, dès l'âge de neuf ans, il s'était révélé remarquable pianiste et avait travaillé assidument avec un élève de Rubinstein. Au cours d'un voyage, il rencontra à Heidelberg, en 1902, Rimsky-Korsakoff dont l'influence devait être décisive sur sa carrière et dont l'affectueuse estime ne devait plus se démentir. Cette période fut pour le jeune artiste une ère de formation intellectuelle précieuse et de culture intensive; les musées, la littérature et les concerts se partagèrent son activité et ne parvinrent pas à lasser sa curiosité toujours en éveil. Bientôt il désira se réaliser dans une œuvre de forme classique et écrivit en 1903 l'Allegro d'une *Sonate* pour piano dont les trois autres parties, Andante, Scherzo et Final furent achevées l'année suivante. Rimsky accepta alors de diriger techniquement ses études, et, tout en s'alarmant un peu de ses tendances révolutionnaires, ne put cacher la secrète prédilection que lui inspirait ce révolté au milieu de ses trop dociles disciples. Strawinsky a conservé d'émouvants souvenirs de ces leçons où un maître, déjà glorieux, luttait contre l'assaut des idées nouvelles battant en brèche son vieil idéal, tout en redoutant " d'offenser la beauté inconnue " par un enseignement restrictif.

Strawinsky, de 1905 à 1906, travailla l'orchestration sous sa direction. Il eut, en guise d'exercice scolaire à réinstrumenter la partition de piano de " *Pane Voïevoda* " dont Rimsky venait de terminer la réalisation qui servit à corriger celle de l'élève. Il dut également orchestrer des Marches de Schubert et des Andante de sonates de Beethoven. En même temps il affinait sa culture esthétique au contact des familiers de son maître qui étaient, à l'époque, Glazounow, César Cui, Chaliapine et le chef d'orchestre Blumenfeld.

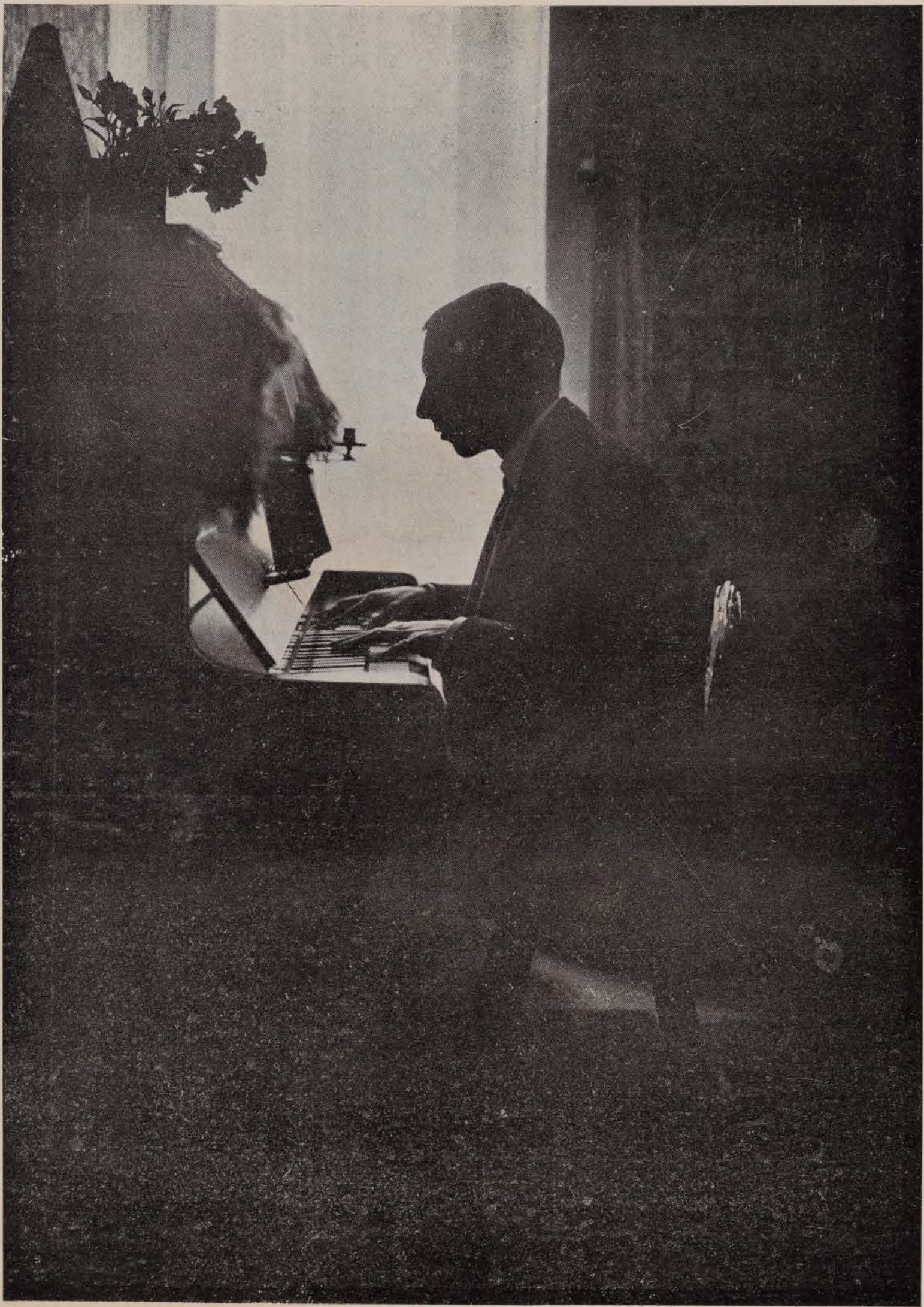
Le 11 Janvier 1906, Igor Strawinsky se marie et voue résolument son existence à la composition. Il termine sa *Symphonie en mi bémol* (1905-1907) demeurée inédite, que l'orchestre de la Cour exécute en Avril 1907. Il écrit pour chant et orchestre le *Faune et la Bergère* (1906).

L'été de 1907 voit s'achever le *Scherzo fantastique*, que lui inspira



*Cliché Arts Graphiques (Vevey)*

IGOR STRAWINSKY



IGOR STRAWINSKY

*Cliché Kern (Clarens)*



une lecture de la Vie des Abeilles et que nous avons récemment entendu à Paris. Peu après, il compose sa *Romance sans paroles*. Au cours de l'automne de la même année un Concert de la Cour le met en vedette : il reçoit de toute la presse musicale des éloges empressés mais sans lendemain.

Deux *Mélodies* de Gorodetzki sont écrites en 1908 et le Scherzo est inscrit au répertoire des Concerts Zilotti. On commence à discuter une personnalité aussi nettement affirmée. A l'occasion du mariage de la fille de son maître avec Steinberg, Strawinsky a la délicate pensée d'envoyer à Rimsky l'hommage pyrotechnique de son *Feuerswerk*, étincelante gerbe de fusées sonores bien digne de terminer en apothéose une belle fête nuptiale. Hélas, lorsque la poste livra le manuscrit à ses destinataires, le compositeur de Shéhérazade venait de rendre le dernier soupir. Cette perte affecta cruellement le jeune musicien, qui exhala sa douleur dans un *Chant Funèbre* exécuté aux Concerts Bélaïeff, au grand désespoir des élèves officiels de Rimsky, jaloux de voir se prolonger avec leur maître, au delà du tombeau, une intimité artistique dont ils prenaient depuis longtemps ombrage.

*Quatre études* de piano jalonnent l'été de 1908 et *le Rossignol*, dont l'idée fut prise dans les Contes d'Andersen, occupe l'été suivant. Mais voici que Serge de Diaghilew, observateur attentif, découvre ce travailleur discret. Il lui donne la commande de l'*Oiseau de Feu*, sur un scénario de Fokine inspiré par un conte russe. Benois et Golovine complètent la collaboration. L'ouvrage, terminé le 18 Mai 1910, voit les feux de la rampe trois semaines plus tard.

Strawinsky fréquente maintenant la France. Caché au fond de la Bretagne, il met en musique deux poèmes de Verlaine (1910), voit son *Feuerswerk* exécuté aux Concerts Hasselmans et commence à compter le bataillon grandissant de ses admirateurs que l'*Oiseau de Feu* a éblouis. Les jeunes compositeurs français s'honorent de son amitié et fêtent sa présence.

Et c'est la gestation du prodigieux *Pétrouchka*, commencé à Clarens, continué à Beaulieu, signé à Rome (26 Mai 1911) et représenté à Paris avec le succès que l'on sait. Le compositeur avait imaginé lui-même le scénario et Benois avait assuré l'interprétation décorative.

Actuellement de nouvelles œuvres importantes s'élaborent dans la calme Maison des Tilleuls à Clarens où Strawinsky se plaît à résider.

Une sorte d'évolution mystique oriente les recherches du musicien. Une *Cantate Sacrée*, composée l'an dernier, inaugure cette manière inattendue. La forme en est "astrale" et l'écriture des chœurs et de l'orchestre, traités l'un et l'autre avec une systématique indépendance tonale et rythmique, nous réserve des surprises. Deux mélodies, le *Pigeon* et le *Petit Myosotis* datent de la même période. Et nous aurons bientôt le fameux *Sacre de Printemps*, mystère chorégraphique en deux tableaux (Rœrich) dont les premières esquisses sont antérieures à la composition de *Pétrouchka*, et où nous verrons célébrer l'apothéose de la sève dans la nature et l'humanité, l'Adoration de la Terre, et le Grand Sacrifice qui ensemencera le sol du sang pur d'une vierge...

Tel est le bagage d'un compositeur de trente ans. Ce n'est évidemment qu'un début de carrière, mais un début qui permet déjà de tirer des conclusions précises pour son avenir.

L'apport de Strawinsky dans le trésor musical que tous les peuples ont maintenant la sagesse de mettre en commun est particulièrement important et significatif. Dans un siècle de rêverie, de spéculation, de visions intérieures et de suggestions obscures, au milieu d'artistes dont la plus grande ambition est de conserver au centre de l'univers une immobilité voluptueuse, de se dissoudre dans la nature, de s'abandonner au rythme universel, d'être une secrète palpitation du grand tout, parole du vent, confidence de l'eau ou verbe de la terre, au moment où l'on se passionne pour les mystères de l'inconscient, où l'on harmonise l'imperceptible, où l'on veut capter l'insaisissable et orchestrer l'impondérable, ce maigre adolescent aux nerfs d'acier nous révèle l'ivresse dionysiaque du mouvement, nous étourdit de vitesse, nous grise de rythme exaspéré et nous affole de son infatigable frénésie. La déesse de la musique moderne avait ses délicieux fakirs, elle a désormais son derviche-tourneur.

La pensée de Strawinsky a un élan, une vigueur et une sorte d'élasticité caractéristiques. On peut, sans en diminuer le prestige, en ce temps de machinisme génial, voir dans son art un élément de motricité d'ordre pour ainsi dire mécanique avec tout ce que ce mot, désormais réhabilité, contient d'élégante aisance, de sûreté et de force inépuisable. En présence de l'impulsion irrésistible de certaines phrases bien huilées de *Pétrouchka* on éprouve cette sensation de puissance surhumaine et de déroulement nécessaire qui fait la noblesse de l'hélice, de la turbine ou du volant ! Ce dynamisme supérieur n'a nullement contrarié chez

Strawinsky l'épanouissement des qualités particulières aux musiciens de sa race : aucun Russe n'a plus instinctivement que lui le sens de la décoration, l'imagination naturellement féerique, l'aptitude à tirer du folklore national les plus savoureux effets, l'écriture harmonique libre et voluptueuse et l'instrumentation en feu d'artifice. Toutes ces vertus qui nous font chérir Borodine ou Rimsky sont développées chez leur cadet jusqu'à l'héroïsme. Au moment où les jeunes officiels de Pétersbourg ou de Moscou découvrent la pédagogie allemande, se passionnent pour les méthodes d'enseignement de Weimar ou de Leipzig, rougissent de l'auto-didactisme de Moussorgsky et cherchent à le faire oublier en manufacturant des sonates et des symphonies conservatoriales, l'état d'âme d'un Strawinsky est particulièrement sympathique. Il ne s'attarde pas à ces analyses ethniques, si fort à la mode depuis quelques années, qui s'efforcent de doser et d'équilibrer dans le génie russe l'élément de slavisme fondamental et l'apport d'un orientalisme qu'on voudrait en vain nous rendre suspect. Les plus subtils raisonnements n'empêcheront pas la féerie asiatique de nous enivrer plus sûrement que le contrepoint intellectualisé de nos écoles d'occident. Vive "le russe tel qu'on le parle"... en France !

Il faut donc savoir un gré infini à l'auteur de l'Oiseau de Feu de défendre avec cette splendide autorité, mais, malheureusement, seul contre tous, le riche trésor national dont ses compatriotes font aujourd'hui si bon marché. C'est notre devoir, parce que nous sommes seuls à pouvoir apprécier pleinement, grâce à notre culture actuelle, l'inestimable bienfait que représente son effort dans l'évolution artistique contemporaine et parce que c'est chez nous, et non dans son pays où Rubinstein est dieu et où Tschaïkowsky est son prophète, que ce prince Igor exilé trouvera des amis et des défenseurs. C'est dans la patrie de Debussy et de Ravel que ses audaces harmoniques seront immédiatement comprises, c'est dans la patrie de Dukas que ses éblouissantes trouvailles orchestrales brilleront de tout leur éclat. C'est dans l'Ile de France et non dans l'Ukraine qu'on goûtera à leur saveur les précieux emprunts que ce musicien fortement racé sut faire aux mélodies populaires qui ont parfumé son enfance : les admirateurs de la "Symphonie Pathétique" ne songent pas à s'émerveiller, comme nous, du miracle de transposition qui, de trois thèmes traditionnels empruntés aux recueils de Rimsky, de Tschaïkowsky et de Liapounow, a créé la scène des Nourrices, le pas des Cochers et la Danse Russe du premier acte de Pétrouchka ! Déjà sournoisement com-



battu par certains de ses compatriotes, le jeune compositeur se félicite d'avoir trouvé à Paris les seules sympathies actives et les seuls enthousiasmes éclairés susceptibles de l'encourager efficacement dans son audacieuse carrière. Ayons la fierté de ne pas lui ménager cet appui et de prouver ainsi notre clairvoyance. Cette clairvoyance, à laquelle Wagner avait autrefois rendu hommage en annonçant à l'Allemagne que nous pénétrerions avant elle ses secrètes intentions, n'aura jamais rencontré une plus heureuse occasion de s'affirmer à la face de l'Europe dont nous nous flattons trop volontiers d'être les professeurs d'esthétique. Soyons aujourd'hui à la hauteur de cette redoutable réputation : elle est en effet, de celles qu'il est beaucoup moins difficile de conquérir que de conserver !

EMILE VUILLERMOZ.

